



Project
MUSE[®]

Today's Research. Tomorrow's Inspiration.

Invisible, illisible, endeuillée: Madame de Lamartine en voyage en Orient

LISE SCHREIER

“Sentir, aimer, souffrir, se dévouer, sera toujours le texte de la vie des femmes.”

– Balzac, *Eugénie Grandet*

Le 10 mars 1898, la “Chronique Féministe” du journal *La Fronde* signale la publication par un confrère d’un article intitulé “Femmes d’écrivains.” La rédactrice de la chronique joint à cette nouvelle quelques extraits du papier de son exaspérant collègue, un dénommé Adolphe Brisson. Le ton moqueur de la colonne dissimule mal l’amertume de son auteur. Les questions qui occupent Brisson tiennent en effet déjà de la vieille rengaine en cette fin de siècle:

Quelles qualités un homme de lettres doit-il demander à la femme qu’il épouse? Lui est-il plus avantageux d’unir sa vie à une savante ou à une simple créature qui borne sa sollicitude à s’occuper de sa maison et de ses enfants?

[. . .] Il arrive souvent que la femme est obligée de choisir. Ou bien elle se laisse absorber complètement par les besognes domestiques ou bien elle les néglige pour des matières plus délicates. Dans le premier cas, elle assure à son conjoint le repos matériel, la paix d’un foyer confortable et tranquille (et ces avantages ne sont pas à dédaigner), dans le second, elle lui procure un réconfort moral, une aide efficace qui peuvent lui être d’un grand secours. De quel côté sont réunies les meilleures chances d’un bonheur complet?

[. . .] Racine ne souffrit point du voisinage de sa femme qui était entièrement dénuée de ressources au point de vue intellectuel.

[. . .] Mais dans notre siècle agité, l’artiste a de plus rudes combats à soutenir, il est menacé par d’innombrables complications; ses nerfs sont tendus, son cerveau bouillonne. Il faut pour que sa félicité soit possible, que sa volonté soit soutenue par une affection intelligente sur laquelle il se puisse reposer. Il lui faut une amie qui sache, en de certaines circonstances, être un ami.

On reconnaît ici nombre d'arguments misogynes bien classiques: impossibilité pour une femme de mener de front activités intellectuelles et bon maintien d'une maison;¹ indiscutable supériorité des tâches masculines; obligation à l'épouse de se sacrifier pour son mari. La solution qu'offre Brisson n'aura sans doute guère satisfait l'équipe de *La Fronde*: pour que la femme soit vraiment utile à son littérateur de mari, énonce le plus sérieusement du monde notre journaliste, il faut qu'elle sache occasionnellement devenir *un* ami, c'est-à-dire un homme.

C'est à ce genre de questionnement sur le rôle de l'épouse d'un grand homme et sur la façon dont est conçue et perçue sa féminité au dix-neuvième siècle qu'est consacrée cette étude; et c'est Marianne de Lamartine qui va nous permettre de donner la mesure de la complexité d'une telle position. Les difficultés que Brisson expose de façon quelque peu réductrice au détour d'un article de presse, la femme du poète de génie, de l'incontournable homme d'Etat, les a vécues dans la plus grande discrétion, avec l'abnégation que l'on attendait d'une femme de son temps. Marianne de Lamartine a fidèlement secondé son mari en toutes circonstances. Elle a non seulement été une épouse et une mère dévouée, une maîtresse de maison exemplaire, mais encore la secrétaire, la copiste, la traductrice, l'agent littéraire de son mari, quand elle n'a pas écrit des pages entières en son nom. Le travail était considérable; ni la maladie, ni le deuil n'ont ralenti une compagne au sens du devoir rien moins qu'extraordinaire. La mesure de sa contribution à l'œuvre de son époux n'a jamais été rendue publique: aujourd'hui encore, elle est minimisée, elle semble aller de soi. Or, nous allons voir, d'une part, que la collaboration de Marianne à l'œuvre lamartinienne a été essentielle et, d'autre part, que cette femme que l'on tient toujours pour effacée, soumise, voire pudibonde, était parfaitement consciente de sa valeur intellectuelle et a résisté à sa manière aux contraintes de son rôle et de son sexe. Ainsi une femme que l'on tient pour l'une des épouses exemplaires de son temps, pour la soumission même, gagne-t-elle peut-être à être rapprochée de certaines féministes de la fin du siècle. Elle emblématise en effet aussi bien la féminité, au sens le plus traditionnel du terme, que le courage intellectuel et une certaine forme de subversion. Le travail de collaboratrice de Madame de Lamartine mérite donc d'être reconsidéré, non seulement parce que la femme du poète a exercé un contrôle déterminant sur des textes aujourd'hui canoniques, mais encore parce que le cas de Marianne permet d'explorer des questions de visibilité féminine, de représentation et de pouvoir.

Les séjours en Orient² des Lamartine (1832–33 et 1850) et les divers textes qui en rendent compte (publications, notes de voyage, correspondances variées) peuvent particulièrement bien nous aider à comprendre quelle place Marianne a pu tenir auprès de son mari. Le premier voyage mérite notre attention dans la mesure où il semble avoir cristallisé les rôles des deux époux. Entreprise

traditionnellement masculine, le départ pour l'Orient n'offrait alors guère de latitude aux accompagnatrices; Marianne a d'autant moins joui des plaisirs de l'aventure qu'elle avait à sa charge une enfant de santé fragile. Plus encore qu'à Paris, Milly ou Saint-Point, elle a donc dû faire figure de femme exemplaire, restant en particulier assez souvent enfermée tandis qu'Alphonse partait "puiser des couleurs pour [son] poème" (*Voyage en Orient* 47–48). Au retour, c'est également plus que jamais qu'elle a aidé un homme brisé, menacé par la faillite, à continuer ses travaux d'écriture. Le second voyage importe également dans la mesure où il pérennise le rôle de collaboratrice que Marianne endosse auprès de son mari. Nous allons d'abord voir comment Marianne a perçu son rôle d'épouse dans les années 1832–33 et 1850. Nous montrerons ensuite qu'elle a contribué à la genèse d'un texte aujourd'hui classique, celui du *Voyage en Orient*, mais qu'elle a dans le même temps utilisé des outils de contestation tenus pour "féminins," telles la fonction de secrétaire et la pratique de la correspondance intime, pour que sa version des faits puisse être entendue en dépit des limitations que lui imposait sa condition de femme. Brisson n'aurait pas su comment catégoriser Marianne de Lamartine, elle qui était bien plus qu'une "savante," une "simple créature," ou "un ami" pour son grand homme de mari.

EXOTISME ET FÉMINITÉ

Le moins que l'on puisse dire de Madame de Lamartine, c'est qu'elle n'était ni une aventurière, ni une excentrique, ni une voyageuse dans l'âme. Les spécialistes de littérature viatique au féminin ne s'y sont pas trompés, non plus que les biographes de Marianne: les premiers ne la mentionnent jamais, alors que ses voyages en valent bien d'autres, les seconds ne s'arrêtent sur ses deux séjours en Orient que parce qu'ils marquent des tournants importants dans l'existence des Lamartine (le premier est assombri par la mort de leur unique enfant, le second par la fin politique de Lamartine). Jamais donc on n'ajoutera à la liste des grandes voyageuses le nom de la femme du célèbre poète; jamais Marianne n'entrera dans la légende aux côtés de Lady Stanhope ou d'Alexine Tinne. C'est que Marianne, comme tant d'autres, a quitté la France avant tout pour suivre son mari.

On sait que le lien que Lamartine a entretenu avec l'Orient sa vie durant était particulièrement fort. L'écrivain s'est dit, s'est voulu, s'est cru oriental: "D'abord, j'ai eu, presque en naissant, le pressentiment de l'Orient" (*Nouveau voyage en Orient* 42–43); "Je suis né oriental et je mourrai tel" (dans Alexandre, *Souvenirs* 253); "L'Orient est le pays natal de mon imagination" (dans Fam 403); "Il n'y avait pas bien des années que le vrai nom de mes ancêtres était Allamartine" (dans Deschanel 260). En Orient, Lamartine pensait devenir capable de comprendre l'essentiel: "Dieu est plus visible là-bas qu'ici; c'est pourquoi je désire y vieillir et y mourir" (dans Bruneau 268). Plus prosaïquement,

le poète espérait également y faire fortune et se remettre des aléas de la vie politique. Mais qu'en est-il de Marianne? Si elle a rêvé d'ailleurs, on n'en garde aucune trace. L'Orient n'est pas pour elle un retour sur la terre des ancêtres; l'exotisme des êtres et des lieux ne l'intéresse que très relativement, comme en témoignent les lettres qu'elle envoie à Cécile de Cessiat, sa belle-sœur, pendant ses deux voyages. Elle clôt par exemple le récit d'une après-midi chez un cheik turc par le commentaire qui suit: "Mais il est temps de parler d'autre chose, car ceci est plutôt pour amuser vos filles" (*Correspondance avec Charles Dupin* 133). Et Marianne d'enchaîner sur ce qui lui importe vraiment: les difficultés qu'elle a à faire expédier du courrier aux membres de la famille restés en France, et le bien-être de son mari et de sa fille: "Alphonse est enchanté d'être arrivé en Syrie. Julia, comme vous l'avez su, a toujours un peu d'irritation chronique à la gorge, reste de son catarrhe" (134). On lit sans mal entre les lignes: l'enchantement du voyage semble bien être réservé au chef de famille.

Marianne ne reste pas cependant sans réaction. Mais pour autant qu'on le sache, la femme de Lamartine ne se risque pas à entamer le récit de ses aventures sur un autre mode que celui de la chronique intime des difficultés du quotidien. Tandis que Lamartine prépare son pèlerinage à Jérusalem, Marianne, affligée de devoir rester à Beyrouth, dit sa solitude et énumère ses tracasseries à sa belle-sœur: rhumes, chapeaux abîmés par l'humidité, robes mangées par les insectes, difficulté à faire le linge et le pain, inquiétudes causées par les domestiques. Marianne refuse de jouer la carte de l'exotisme, alors même que tous les autres compagnons de voyage de Lamartine prennent la plume pour consigner leurs impressions de voyage sous une forme susceptible d'être publiée un jour. C'est par exemple le cas du médecin de l'expédition, Jean-Vaast Delarozière. C'est aussi celui de Geoffroi, qui fut au service des Lamartine des années durant. Le valet de chambre de Lamartine a en particulier tenu en Orient un journal de bord et a publié une lettre dans le *Journal de Saône et Loire* sans consulter son maître. Les travaux d'écriture du domestique méritent d'être notés ici: le départ pour l'Orient semble avoir assoupli à l'insu de Lamartine la hiérarchie instaurée entre le maître et son entourage. Non seulement Geoffroi s'est mis à écrire comme son illustre employeur, mais encore il a choisi de se faire éditer par le même organe de presse. En matière d'écriture, le clivage qui s'est donc installé en Orient durant le premier voyage n'est pas un clivage maître / valet, mais un clivage masculin / féminin. La publication n'est plus réservée aux maîtres, mais aux hommes. La subordonnée, dans ce cas, était bien Marianne.

Madame de Lamartine se conforme en cela aux exigences de respectabilité de son temps. Si bon nombre de femmes auteurs ont connu le succès pendant la première moitié du siècle (dont Madame d'Abany, Madame Barthélémy-Hadot, Madame de Bawr, Madame de Beaufort d'Hautpoul, Madame Bayoud, Madame de Beauharnais, pour ne citer qu'elles), publier n'allait pas toujours

sans risques. Madame de Genlis a montré par exemple dans *La Femme auteur* (1825) à quel point l'entreprise pouvait devenir problématique. Son héroïne, Natalie, poussée à devenir écrivaine pour remplir ses devoirs de charité, est critiquée de la façon la plus violente et en perd son mari. Les conseils qui lui sont donnés au début de l'ouvrage dépassent peut-être bien le cadre de la fiction:

Ne faites donc jamais imprimer vos ouvrages, ma chère Natalie; si vous deveniez auteur, vous perdriez votre repos et tout le fruit que vous retirez de votre aimable caractère. . . . Vous perdriez la bienveillance des hommes, vous sortiriez de votre classe sans être admise à la leur. Ils n'adopteront jamais une femme auteur à mérite égal, ils en seront plus jaloux que d'un homme. Conservons entre eux et nous ces liens puissants et nécessaires, formés par la force généreuse et la faiblesse reconnaissante: quel serait notre recours, si nos protecteurs devenaient nos rivaux! Ils ne nous permettront jamais de les égaler, ni dans les sciences, ni dans la littérature; car, avec l'éducation que nous recevons, ce serait les surpasser. Laissons-leur la gloire qui leur coûte si cher, et que la plupart d'entre eux n'acquièrent qu'au prix de leur sang. La gloire pour nous, c'est le bonheur; les épouses et les mères heureuses, voilà les véritables héroïnes. (Genlis 27–28)

Madame de Genlis résume ici les dangers auxquels Madame de Lamartine semble vouloir échapper, elle qui tient au repos, à la modestie, au bonheur familial, mais aussi à sa réputation de vertu. Ses propos trouvent un écho dans les écrits d'autres femmes auteurs, telle Louise Ackermann: "Mon mari n'eût pas souffert que sa femme se décolletât, à plus forte raison lui eût-il défendu de publier des vers. Ecrire, pour une femme, c'est se décolleter; seulement il est peut-être moins indécent de montrer ses épaules que son cœur" (dans Mistacco 87). Mais le personnage de Genlis note aussi qu'une femme auteur surpasserait un homme, idée qui germera maintes fois dans la tête de Marianne, comme nous le verrons par la suite. Notons de plus que c'est la *sœur* de Natalie qui prodigue de si sages conseils dans *La Femme auteur*: éclatant exemple d'une solidarité féminine nécessaire dès lors qu'il s'agit de faire face à des "protecteurs" fort capables de se changer en tyrans domestiques. Le cas de Marianne est quelque peu similaire, dans la mesure où ce sont sa belle-sœur (qu'elle appelle "ma chère sœur") et sa cousine Henriette qui lui tiennent lieu de confidentes.

A elles seules Marianne peut livrer directement sa propre version du voyage et avec elles partager ses doutes sur son rôle d'épouse. Rôle difficile s'il en est; les lettres que Madame de Lamartine envoie à Madame de Cessiat, par exemple, donnent la mesure des sacrifices demandés à Marianne; elles indiquent également qu'elle est au moins autant une épouse dévouée qu'une femme désabusée. En 1832 Madame de Lamartine fait état de ses contrariétés dès Marseille: "Il y avait de jolies ruines à dessiner, mais, comme je l'avais prévu, il ne

m'a pas été permis de les croquer (ceci est entre nous)" (*Correspondance avec Charles Dupin* 125). Plus loin, Marianne exprime ses doutes sur une décision de son mari; le ton n'est guère plus allègre: "Alphonse se croit obligé d'avoir un homme de plus, et que [sic], pour ne pas prendre un *étranger*, il emmène *Michel*; et j'en suis désolée" (128). L'arrivée au Liban est tout aussi peu joyeuse; Madame de Lamartine tient par exemple pour une "corvée" d'avoir à recevoir les femmes des négociants français. Mais c'est surtout la surprise de se retrouver seule à Beyrouth durant des mois qui consterne Marianne. Alphonse a décidé d'aller sans elle en Terre Sainte par voie de terre et a loué une maison aux environs de la ville pour y laisser femme et enfant:

Hélas! Je suis destinée à toujours faire des sacrifices: Alphonse va partir pour Jérusalem et je ne puis pas songer à y aller. Julia a besoin de tous mes soins . . . Je ne vous cache pas que j'ai le cœur un peu gros de tout cela. Etre venue de si loin pour rester seule ici, c'est un peu triste . . . Je ne puis encore bien prendre mon parti d'être seule ici, si seule, si tristement, si ennuyée. (137)

L'épouse de Lamartine considère alors ce séjour inattendu à Beyrouth comme une "terrible épreuve": "[Mon chagrin] a été plus fort que je ne saurais le dire, et il y a des moments où je n'en suis pas maîtresse" (143). Les lettres du deuxième voyage, quant à elles, donnent de Marianne l'image d'une femme tout aussi malheureuse. Le départ l'inquiète au plus haut point, car il va coûter cher: "Cela me tourmente bien, mais il n'y a pas de choix: il *faut* y aller" (153). Elle se décrit à plusieurs reprises comme paralysée: "Adieu, adieu. J'ai si mal aux nerfs que je ne puis pas écrire!" (153). Ou encore – et le pathétique de l'anecdote déjoue tout commentaire: "Alphonse a été reçu triomphalement à la ville voisine de Tira. Il raffole de cette position que je regrette de n'avoir pas vue, mais il n'y avait pas moyen. J'étais tout à fait à bout de force. J'étais sur le grabat" (164).

On ne peut que regretter que l'essentiel de la correspondance de Marianne soit encore inaccessible; la lecture d'autres lettres envoyées à ses proches nous permettrait de préciser nombre d'éléments manquants. La récente datation Lamartine offre cependant aux chercheurs de nouvelles informations; ainsi ce brouillon d'une lettre de Madame de Lamartine à sa cousine Henriette Churchill, qui donne toute l'étendue de sa détresse. Le feuillet est daté du 9 juillet (1833):

Je suis, chère Henriette, soi-disant à la campagne, entre quatre murailles végétant comme les choux, seul ornement de notre parterre. Je ne sais s'il s'embellira lorsqu'Alphonse y sera. Mais jusqu'à présent cet endroit me paraît odieux.

La ville me représente la misère, le vice, et la cupidité. Ni unité, ni calme, ni harmonie, confusion de cultes, de langues, de coutumes: des Turcs, des Grecs, des

Juifs et des Algériens, des galériens et des pestiférés, et la population indigène des criminels réfugiés de tous les pays. Je ne sais s'il ne leur a manqué qu'un Romulus ou un Rémus, mais cette moderne colonie de brigands n'inspirera guère, je crois, l'admiration de leur [sic] antique prototype. Pas un arbre ni un buisson dans la campagne desséchée, et les bords de la mer presque inaccessibles par l'indécence des mœurs (hommes et femmes baignant ensemble sans honte ni pudeur) si ce n'est que la poussière d'une unique grande route vous aveugle au point de ne rien voir. La seule chose qui me paraîtrait supportable serait de voguer en barque lorsque "l'astre du jour, qui touche la cime des monts, etc, etc" mais cela m'est interdit. . . . Dans le port on bâtit deux vaisseaux pour les Turcs, tandis que les Grecs mutilés, privés de la langue, n'ont plus que leurs regards, leurs soupirs pour susciter la charité. Ah, c'est ici qu'on a besoin de votre petit sou, aussi je m'en sers en pensant à vous – qu'est-ce qui ne me fait pas penser à vous? (A04-18, c. 44, 1^{er} dossier)³

Madame de Lamartine se trouve alors selon toute probabilité à Constantinople, rentrant en France par voie de terre, tandis que *L'Alceste*, qui devait ramener les Lamartine à Marseille, convoie le corps embaumé de Julia, leur fille unique, morte à Beyrouth peu après le retour d'Alphonse. Endeuillée, isolée, révoltée, Marianne souligne le dérèglement d'une ville qui semble faire écho à sa douleur. Enfermement, confusion, misère, dessèchement, mutilation, mutisme: autant de supplices qui semblent accabler Madame de Lamartine. L'absence d'Alphonse est ici flagrante, ainsi que l'amertume avec laquelle Marianne ne peut se résoudre à finir un vers, préférant avoir recours à un "etc, etc" qui en dit long sur sa lassitude. Il semble alors que ce n'est pas en la poésie, soutien de son époux, qu'elle compte trouver un peu de réconfort, mais en la pratique de la correspondance intime et de la charité. La douleur même de Marianne semble ainsi confinée elle aussi à la sphère féminine: la mère endeuillée se raccroche ici à deux pratiques qui lui sont familières, et qui semblent parfaitement la définir. Tout semble indiquer qu'elle adopte alors la soumission à laquelle elle est accoutumée comme stratégie de survie. Nous verrons pourtant que cette stratégie en cache une autre, autrement plus trouble.

Cette apparente soumission est de façon intéressante la principale caractéristique de Madame de Lamartine dans le *Voyage en Orient*. Marianne, chargée par son mari d'apprendre l'arabe, de s'occuper des détails matériels du périple, puis de rédiger une partie du texte; bravant comme lui les tempêtes et la peur des pirates; Marianne n'apparaît que dix fois dans le récit de voyage de Lamartine, soit moins souvent que les lévriers du grand homme.⁴ On peut la tenir pour plus fortunée que Mme de Chateaubriand dans la mesure où sa présence est au moins signalée dans le texte.⁵ Mais elle n'y apparaît que très sporadiquement et toujours étrangement désincarnée. Si le poète la dépeint mère dévouée, tendre épouse, fidèle compagne, jamais il ne révèle qu'il a en Marianne sa principale collaboratrice. De fait, ce sont essentiellement ses

qualités “féminines” qu’il met en avant. Marianne reste muette et effacée: elle soigne un compagnon malade, elle rencontre des Orientales, elle décore la maison. Au début du séjour à Beyrouth par exemple, Lamartine raconte qu’il a installé une bibliothèque, tandis que son épouse et “Julia ont peint les murs à la fresque, ont étalé, sur une table de cèdre, leurs livres, leurs nécessaires, et tous ces petits objets de femme qui ornent, à Londres et à Paris, les tables de marbre et d’acajou” (*Voyage en Orient* 149). L’héroïsme de Marianne (pour reprendre le terme de Genlis) n’est pas d’avoir bravé les brigands, mais d’avoir su recréer un intérieur semblable à ceux des grandes capitales européennes.

L’unidimensionnalité de Madame de Lamartine dans les textes de son époux est aisément explicable. D’abord Marianne ne constitue pas un personnage de récit susceptible d’intéresser les lecteurs: on n’écrit pas de texte de voyage pour évoquer sa maisonnée. Lamartine fait d’ailleurs tout aussi peu cas de ses autres compagnons de route et ne fait pas là exception: dans les textes viatiques du dix-neuvième siècle, la présence des subordonnés est moins délibérément occultée que tenue pour secondaire, leur sexe, leur fonction ou leur classe sociale faisant d’eux, pour ainsi dire, des créatures infra-littéraires. Mais les qualités féminines de Marianne servent également à souligner les qualités masculines de son époux. On en revient au “lien puissant et nécessaire” unissant “la force généreuse et la faiblesse reconnaissante” de Genlis. A cet égard, le personnage de Marianne tient un rôle majeur dans le texte. Rappelons que chaque départ a vu Lamartine dans une position politique délicate; il s’agissait de redorer l’image du meneur d’homme, du penseur mais aussi de l’homme d’action. Un voyage en Orient formait la solution idéale. Au dix-neuvième siècle en effet, l’Orient constitue l’espace de réinvention par excellence.⁶ Hétérotopie de crise (Foucault), il permet aux hommes de se déboutonner, de se retrouver, de se renouveler. Lamartine en avait alors fort besoin. Le départ grandit effectivement le poète, il l’anoblit, parfois même fort littéralement – sa correspondance révèle ainsi qu’il lui arrive alors parfois de s’attribuer le titre de comte, faisant précéder sa signature d’un C majuscule (Bordeaux). Il fait également de lui un homme de foi et de courage. En d’autres termes, le voyage le masculinise (au sens où l’entendait Bourdieu⁷), ce que souligne la féminisation de son épouse. Nuancer le personnage de Marianne, ne pas la décrire en femme simplement aimante, soumise et reconnaissante dans le *Voyage en Orient* compliquerait considérablement le projet de Lamartine.

Plusieurs épisodes du premier voyage en Orient indiquent à quel point les qualités féminines de Marianne servent à alimenter le mythe lamartinien. Le poète donne par exemple dans le texte de longs récits de tempêtes. Dans l’un d’entre eux, Marianne et les compagnons de voyage de Lamartine, terrifiés, se réfugient dans la cale. Le grand homme, resté seul, fait face aux éléments: “Je passe la nuit sur le pont, le bras passé autour d’un câble” (*Voyage en Orient* 79); puis: “Quelques gouttes de bouillon froid soutiennent les forces de ma

femme et de mes compagnons toujours couchés dans leurs hamacs. Je mange moi-même quelques morceaux de biscuit, et je fume avec le capitaine et le second, toujours dans la même attitude sur le pont” (509). Le grand homme affronte la tempête en brave avec les meneurs de l’expédition, tandis que ses amis s’allongent comme Madame, pétrifiés. La furie, le tabac et le danger ne font pas peur à Lamartine; ils épouvantent Capmas, Delaroière et Parseval, ses compagnons. Le poète, le capitaine et le second présentent ici nombre de caractéristiques typiquement “masculines”: ils restent debout sur le pont (soit actifs et littéralement au-dessus des autres); ils fument et mangent (ne craignant de ce fait ni le chaud, ni le solide). Marianne et les amis du poète, par contre, se couchent dans la cale (étant autrement dit passifs, et sous Lamartine), et ne peuvent avaler qu’un peu de soupe (laquelle est froide et liquide). On ne saurait être plus clair. La féminité de Marianne, à laquelle sont associés les compagnons de Lamartine, sert ici à montrer qu’il existe une différence essentielle entre le poète et les trois amis qui l’accompagnent. Le premier est un héros, les autres de simples accompagnateurs, ravalés au rang de la seule femme de l’expédition. Lamartine montre ainsi que tel Ulysse, il part accompagné, mais qu’il est seul à faire son odyssée. La comparaison n’est pas aléatoire: à l’aller comme au retour, c’est bien au héros d’Homère que l’écrivain songe en se décrivant sur son navire; il finit d’ailleurs par nommer Ulysse.⁸ La version de Geoffroi, le valet de chambre, est bien différente: “Chacun était heureux d’arriver, car, réellement, nous étions las de la mer, principalement M. de Lamartine qui ne pouvait plus la supporter” (dans Guillemain 204).

Tandis que Lamartine se rêvait en Ulysse, Marianne souffrait, comme Pénélope, de l’absence d’un mari parti à l’aventure. En se comparant à un tel personnage, le poète ignorait sans nul doute que, comme l’épouse d’Ulysse, Marianne tissait de jour un bien étrange linceul qu’elle défaisait la nuit. Ce linceul, c’est celui des deux *Voyage en Orient*, que Marianne a tout à la fois complétés et sabordés dans le silence d’une maison endeuillée par la fin de Julia.

COLLABORATION ET SUBVERSION

L’unidimensionnalité de Marianne, établie dans les publications de son époux et reprise par de multiples biographes, oblitère l’aspect subversif d’un personnage autrement plus complexe que ne l’énonce l’histoire officielle. Le dévouement, l’humilité et l’abnégation de Madame de Lamartine se doublent en effet d’une inébranlable conviction: celle d’être indispensable au poète, non seulement matériellement, mais encore intellectuellement. Plus encore, à la rhétorique de la soumission qui semble de prime abord caractériser Marianne, se superpose parfois une plainte plus discrète, mais bien présente, celle des aléas de la supériorité féminine. Or la femme du grand écrivain ne se contente pas de se lamenter sur son sort auprès de ses amies intimes. Elle parvient en

effet à négocier son invisibilité et son illisibilité de façon étonnamment retorse. Et si Marianne collabore au grand œuvre de son mari sa vie durant, comme l'indique sa correspondance, c'est à l'époque des deux séjours en Orient que son rôle prend un tour vraiment ambigu. Les départs, les abandons et les situations critiques qui caractérisent les deux voyages ont en effet exacerbé l'habileté tortueuse de l'infortunée Madame de Lamartine.

Marianne, on l'a dit, constitue une compagne assez terne dans les récits de voyage de son mari. L'apparente simplicité de son identité littéraire se trouble cependant dès lors que l'on sait que Madame de Lamartine est non seulement l'un des *personnages* des deux *Voyage*, mais également l'un de ses *auteurs*. Marianne a en effet contribué de multiples façons à la genèse des deux publications. Sa collaboration est à trois reprises explicite. Lamartine insère ainsi dans le premier *Voyage en Orient* deux textes qu'il attribue expressément à sa femme: une description d'une journée passée aux bains, et une quarantaine de feuillets que Marianne a écrite à propos de Jérusalem, où elle a fini par se rendre à son tour. Et lorsque le deuxième *Voyage en Orient* paraît en feuilleton dans *Le Civilisateur*, Lamartine annonce au public que c'est sa femme qui a rédigé "Rustem." Dans ces trois cas, la contribution de Marianne est certes bien admise, mais elle est minimisée. Le poète se contente ainsi de noter, avant d'insérer la scène des bains dans son récit: "Voici la description de cette fête, telle qu'elle nous a été donnée le soir par ma femme" (*Voyage en Orient* 153). Le labeur que nécessite toute forme d'écriture est ici passé sous silence: tout se passe comme si ces pages avaient été produites sans effort. Marianne n'écrit pas, elle "donne," en épouse aimante et dévouée. Le texte que Madame de Lamartine consacre à Jérusalem n'est guère annoncé avec plus d'enthousiasme: Lamartine ne le présente que comme des "notes," alors qu'il s'agit de pages parfaitement rédigées (199). Cette importante contribution n'est par ailleurs pas répertoriée dans l'index de l'édition originale du *Voyage en Orient*: à "Mad. De Lamartine" correspondent les quelques pages où le poète mentionne sa femme, mais pas les parties du texte qui sont clairement siennes. Tout se passe comme si Lamartine ne tenait pas à rappeler que son épouse avait participé à la rédaction du *Voyage*. "Rustem" constitue une autre variation sur le même thème: Lamartine attribue bien la paternité de ce chapitre entier du deuxième *Voyage en Orient* à sa femme, mais il réduit sa contribution à un travail de recomposition, expliquant que Marianne s'est simplement inspirée d'une époque persane, le *Schah-Nameh*.⁹

Ces trois contributions explicites ne donnent cependant aucunement la mesure de la participation de Marianne à la genèse du *Voyage en Orient*. En effet, Marianne est non seulement chargée des détails matériels (correspondance, intendance, éducation de Julia, préparation du voyage, etc), mais elle est également de manière générale chargée d'illustrer les œuvres de son mari, de les traduire en anglais, de les relire, de les corriger, de correspondre avec

les éditeurs. Elle annote les épreuves, prend des notes sous la dictée du poète, s'occupe des recherches préliminaires, collabore au *Civilisateur* lorsque les caisses du couple sont vides. Le *Voyage en Orient* est présenté par son auteur officiel comme un récit de voyage éminemment personnel, mais il faut le considérer comme une sorte de texte collaboratif, dans la mesure où il n'aurait pas vu le jour sans Marianne. On sait que ce n'est que la menace d'une banqueroute imminente qui a forcé Lamartine à signer un contrat avec Gosselin, lequel lui a donné quatre mois pour écrire les quatre volumes du *Voyage en Orient*. Lamartine s'en est plaint amèrement, se disant condamné aux "travaux forcés littéraires" (dans Fam 46). On sait aussi que le poète a abondamment donné dans ce qu'il appelait le "remplissage" (59), déchirant des pages dans divers volumes, dont certains extraits lui semblaient dignes d'être directement insérés dans son manuscrit. Il s'est également approprié certains passages des journaux de voyage de ses compagnons de route et il a demandé à sa femme et à son secrétaire de composer eux-mêmes de très larges sections des deux textes (le fait que son collaborateur ne soit jamais allé en Orient ne constituant à l'évidence pas un problème pour Lamartine).¹⁰ Ce que l'on sait moins, c'est que la responsabilité de faire de cet amas de notes un manuscrit *cohérent* dans un temps record a échu à Marianne. Les lettres à Virieu indiquent qu'Alphonse, qui tenait les quatre volumes pour "abominables" (55), n'a pas voulu s'en mêler: "Sur mon honneur, je n'ai pas lu mon livre. Je crois qu'il n'y a que des mots et du vide et je frémis de le lire" (92).

Ce n'est donc que lorsqu'on a connaissance des circonstances de la genèse de ce texte que l'on peut pleinement mesurer le sens de son titre original, et la portée de son "Avertissement." *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient, 1832–1833, ou notes d'un voyageur*, devenu plus tard *Voyage en Orient*, n'est pas présenté par son auteur comme un texte poli, mais comme ouvrage sans "mérites" (45), comme "les plus fugitives et les plus superficielles impressions d'un voyageur qui marche sans s'arrêter" (46). De même que le titre annonce une fragmentation et une désorganisation que ne dément pas le reste du texte, les premières pages informent le lecteur de ce que Lamartine est parfaitement conscient des faiblesses de son ouvrage. Le récit s'ouvre sur une célèbre phrase: "Ceci n'est pas un livre, ni un voyage; je n'ai jamais pensé à écrire l'un ou l'autre" (43). L'écrivain montre ainsi son profond désintérêt pour un projet qui lui déplait, et qu'il a essentiellement abandonné à sa femme. Mais il n'admet pas pour autant Marianne pour collaboratrice: "Rentré en Europe, j'aurais pu, sans doute, revoir ces fragments d'impressions, les réunir, les proportionner, les composer et faire un voyage comme un autre. Mais, je l'ai déjà dit, un voyage à écrire n'était pas dans ma pensée. . . . Il fallait ou brûler ou laisser aller ces notes telles quelles" (45). Ainsi le travail considérable de Madame de Lamartine est-il obliéré en l'espace de deux phrases. "Revoir," "réunir," "proportionner," "composer," telles sont les responsabilités

de Marianne. Et si son époux a bien “[laissé] aller ces notes,” il ne les a pas pour autant livrées “telles quelles” à Gosselin.

Lamartine, pour désabusé qu’il soit, ne tient pas moins à assurer ses lecteurs qu’il est l’unique auteur de ce texte imparfait. Ses pages tiendraient leur principale qualité de ce qu’elles n’aient précisément pas été retouchées. L’écrivain estime en effet que c’est l’authenticité absolue de ses impressions qui intéressera le public. Ainsi se décrit-il par exemple griffonnant ces pages qu’il aurait livrées, répétons-le, “telles quelles”:

[Je prenais ces notes] quelquefois à midi, pendant le repos du milieu du jour à l’ombre d’un palmier ou sous les ruines d’un monument du désert, plus souvent le soir, sous notre tente battue du vent ou de la pluie, à la lueur d’une torche de résine; un jour dans la cellule d’un couvent maronite du Liban; un autre jour au roulis d’une barque arabe, ou sur le pont d’un brick, au milieu des cris de matelots, des hennissements des chevaux, des interruptions, des distractions de tout genre d’un voyage sur terre ou sur mer; quelquefois huit jours sans écrire; d’autres fois perdant les pages éparses d’un album déchiré par les chacals, ou trempé de l’écume de la mer. (45)

On est bien loin du morne quotidien de Marianne. Au “roulis d’une barque arabe,” il faudrait opposer le lit de douleur de Madame de Lamartine qui, souvent mal en point, travaillait alitée. Aux “huit jours sans écrire,” une tâche ingrate et ininterrompue. Et à l’album “trempé de l’écume de la mer,” les feuillets ponctués par les larmes de l’épouse.

Il faudrait également opposer les “distractions de tout genre” à la seule compagnie des secrétaires de Lamartine, ne serait-ce que parce que la présence de ces hommes a été déterminante pour Marianne. La collaboration entre les deux subordonnés que sont Madame de Lamartine et Charles Alexandre, l’un des secrétaires particuliers du poète, par exemple, est des plus intéressantes. Dans *Souvenirs sur Lamartine* et *Madame de Lamartine*, les deux volumes qu’Alexandre publie après la mort du couple, on apprend que “M^{me} de Lamartine exerçait une action invisible, mystérieuse et profonde comme ces sources souterraines qui tracent un sillage de fraîcheur à la surface, tout en se cachant” et qu’elle “avait sur Lamartine une haute action intérieure” (*Madame de Lamartine* 127). Alexandre donne également la mesure du travail de Marianne, rappelant que son époux dédaignait toutes les tâches fastidieuses qui vont de pair avec la publication d’un article ou d’un livre. Lamartine a souvent proclamé que “créer [était] grand, mais préparer, corriger, et réviser [était] vide et ennuyeux” (dans *Fam* 83). Ces “tâches ingrates” (*Madame de Lamartine* 184), c’est Marianne qui en est responsable, travaillant jour et nuit. Selon Alexandre, ce dont Marianne se charge, c’est, toujours d’après Lamartine, “du travail des maçons, pas des artistes” (89). Difficile ici de ne pas filer la métaphore: Marianne pose brique après brique, à la sueur de son front, pour que l’édifice

littéraire de son mari ne s'effrondre pas. Rôle féminin s'il en est, puisqu'elle prend ici soin de la maison. En effet, c'est en vendant ces textes que les Lamartine vont à plusieurs reprises éviter la faillite et conserver un toit. Apparemment donc le retour d'Orient consolide son rôle de femme et de subordonnée: endeuillée elle aussi, elle ne peut pourtant pas échapper à la maçonnerie littéraire qui fait tant horreur à son mari.

Bien que subalterne lui-même, Alexandre entérine la hiérarchie qui caractérise la maisonnée des Lamartine après l'Orient. Il se considère de toute évidence intellectuellement supérieur à Marianne, et réduit lui aussi les essentielles contributions de Madame à des tâches typiquement féminines. Alexandre considère par exemple que Marianne "prenait soin du ménage littéraire" (*Souvenirs* 252). Et lorsqu'il décrit le travail de Madame de Lamartine, il n'utilise qu'un lexique axé sur la domesticité, et de vieux clichés sur les honorables caractéristiques féminines de Marianne.

M^{me} de Lamartine, qui ne laissait rien perdre, soigneuse du ménage littéraire, comme la Marthe de l'Évangile, avait pensé à . . . enchâsser [les discours de Smyrne] dans ce volume, pour le grossir et l'illustrer. . . Elle m'a prié de faire le cadre de ce discours. Cela ennuyait Lamartine, entraîné à un autre sujet, à l'*Histoire de la Restauration*, qu'il écrivait dans son grand cabinet, non loin de nous. . . Elle s'assoit, nous travaillons, nous corrigeons ensemble les manuscrits, les feuilles écloses de la main rapide de son mari, nous corrigeons les épreuves. Quelle pensée attentive! Elle sait que les ennemis sont à l'affût des moindres paroles. Comme elle veille au péril, quelle impression vive, quel jugement sûr! Quel amour vigilant pour la gloire de son mari! . . . Elle est la prudence de ce génie d'audace. (314)

Comme dans le *Voyage en Orient* de Lamartine, se sont les qualités "féminines" de Marianne qui sont soulignées ici: elle est économe, attentive, aimante, prudente. Elle est même si "virtueuse" qu'elle accepte de se charger des tâches qu'Alexandre juge trop laborieuses:

Elle fera plus, elle écrira elle-même l'histoire d'un héros persan, *Rustem*, qui n'intéresse pas son mari. Je suis son collaborateur, elle me conviera d'écrire la conclusion de la légende persane, mais je refuserai. Elle fera toute l'œuvre elle-même, et, sous le nom de son mari, elle aura un succès d'écrivain. Elle a toutes les vertus. (314)

Marianne semble ainsi à la merci non seulement des préjugés de son époux, mais également de ceux de son secrétaire.

Et pourtant, Marianne résiste à sa façon, et ce en utilisant *précisément* les qualités domestiques qu'on lui attribue avec tant de constance. Elle joue en effet elle-même sur sa féminité pour se plaindre du sort qui lui est fait, revendiquant sa position d'être faible pour exprimer sa frustration. Sa correspondance

révèle ainsi qu'elle est convaincue que son mari ne respecte pas sa condition de femme en lui donnant tant de travail: "Le matin la lecture des épreuves de l'*Histoire de la Restauration*, du *Conseiller du Peuple*, des *Foyers du peuple*, du second *Voyage en Orient*, du roman populaire, *Geneviève*, des articles dans le *Pays*, que d'œuvres à lire, à surveiller, à mener de front par une main de femme!" (166). Plus intéressant encore, elle met en doute la stricte hiérarchie intellectuelle instaurée dans le couple, allant parfois jusqu'à insinuer qu'elle sait mieux que Lamartine lui-même ce qui devrait être écrit. Ainsi, Lamartine est à ce point indisponible qu'il leur est impossible d'avoir une conversation sur les corrections que Marianne apporte à ses textes. "Si je pouvais seulement causer avec lui sur ce qu'il écrit, je le convainrais souvent de l'inconvénient de mots qui lui sont échappés" (*Madame de Lamartine* 311), se plaint alors Marianne. Le dépit qui perce ici est bien celui d'une femme submergée par les exigences d'un époux tyrannique; mais c'est aussi celui de quelqu'un qui ne doute pas de ses compétences intellectuelles, peut-être parfois supérieures à celles du grand homme.

La main qui raccommode, arrange, tisse¹¹ les bribes de ces textes pour l'amour de son époux, la main qui améliore enfin le travail de "l'ambassadeur de la poésie universelle" (*Nouveau Voyage en Orient* 218), cette main de femme n'est pas toujours tenue pour la plus douce par Alexandre. En effet, le secrétaire décrit Marianne attentive à "son labeur de secours littéraire à son mari" (*Souvenirs* 184), mais également redoutable élagueuse, censurant par exemple les passages "orientaux" trop osés:

Elle voulait, à tout prix, en dépit de l'histoire de la Bible, vêtir Eve. Le nu lui portait sur les nerfs, malgré son sentiment d'artiste. . . . La nudité de Daidha la blesse, elle invente tout un voile de cheveux, de feuilles et de fleurs. Ses lettres se suivent pressées, rapides, fiévreuses. De sa hachette, elle abat des rameaux entiers dans cette forêt de cèdres. Je demande en vain grâce. Des exubérances de style abondantes dans ces vers touffus sont tranchées par sa plume d'acier. (255–56)

Selon Alexandre, Marianne ne comprend pas le grand homme aussi bien que celui qui s'est adjudgé le titre de "secrétaire intime." L'image est frappante: l'épouse enfiévrée tranche, armée de sa hachette, dans les "vers touffus," tandis qu'Alexandre demande grâce. On a ici affaire à une sorte de "ménage à trois littéraire." La femme représente ici un obstacle hiérarchique, aux yeux d'Alexandre en tout cas, qui doit se plier à son autorité de premier censeur, ainsi qu'à celle de . . . "première" épouse.¹²

Mais le travail de Marianne peut être tenu pour dangereux pour d'autres raisons que celles évoquées par Alexandre. Si elle n'a jamais signé de son nom les pages qu'elle a écrites, si elle ne s'est jamais plainte publiquement du sort qui lui a été fait, elle a cependant fait en sorte que soit publiée une autre ver-

sion du désastreux voyage, version dans laquelle elle n'est pas le personnage soumis et effacé auquel elle est réduite dans le texte de Lamartine. De fait, la correspondance entre Marianne et Madame de Coppens, la sœur d'Alphonse, révèle que les deux femmes se sont secrètement entendues pour aider Delaroière, le médecin de l'expédition, à publier sa propre version du périple. Lamartine s'était brouillé avec lui à la fin de voyage, mais les deux femmes ont jugé bon de fournir à Delaroière des renseignements lui permettant de mener à bien son ouvrage, et ce à l'insu de Lamartine. Une lettre de Madame de Coppens datant du 20 juin 1835 est à cet égard des plus claires: "M. de Laroiere [sic] sait que les informations que je lui ai données viennent de *vous*; mais de *vous seule* (pour qu'Alphonse ne soit mêlé *en rien* là-dedans) – et il ne dira même pas du tout de qui il les a eues . . . Je ne saurais dire combien il est reconnaissant que vous m'avez mandé ce que vous avez appris; car c'est d'une grande importance pour lui de le savoir!" (Dation Lamartine, dossier 46, de Coppens, 20 juin 1835). Le reste de la lettre indique que les deux femmes ont aidé le médecin à régler un sérieux problème avec son éditeur, et ce toujours à l'insu du maître de maison.

Or le texte de Delaroière est centré sur l'horrible agonie puis la mort de Julia, ainsi que sur les mois durant lesquels les parents sont restés à Beyrouth avec le corps embaumé de leur enfant, à attendre un bateau qui leur permettrait de l'enterrer en France, aux côtés de son frère. Le médecin accorde par là-même enfin une place centrale à Marianne, qui n'est plus le personnage unidimensionnel et effacé des textes de son mari. Publié une année à peine après le récit de Lamartine, le *Voyage en Orient* de Delaroière emblématise la complexité de ce que l'on pourrait appeler l'écriture de voyage subalterne. Le récit est en effet à la fois des plus soumis, et profondément subversif. Chaque chapitre s'ouvre sur Lamartine et décrit consciencieusement ses faits et gestes, comme si Delaroière voulait rappeler page après page qu'il ne prétend pas être le héros de l'expédition. Le médecin ne fait aucun mystère de ce qu'il n'est pas, lui, un grand voyageur: il éclate en sanglots en quittant Marseille, il déteste manger par terre, il est le plus souvent perdu, malade, malheureux. En d'autres termes, tandis que le mode de discours de Lamartine est le triomphe, celui de son compagnon de route est la lamentation. Or c'est précisément cette lamentation qui permet au docteur de parler du deuil, c'est précisément parce qu'il est un subordonné qu'il peut parler des difficultés et ultimement de l'échec du voyage. Mais c'est aussi *précisément* ce ton et ces révélations qui font de son texte un témoignage subversif: en publiant sa propre version du périple, Delaroière met en effet publiquement en doute la parole du chef de l'expédition. Et il donne à Marianne un rôle bien différent de celui que lui a adjugé son époux.

Ainsi Marianne et Delaroière finissent-ils curieusement par se croire dans une certaine mesure capables d'écrire "mieux" que le maître. Delaroière fait plus "juste" en rejetant les conventions du genre récit de voyage: triomphalisme,

mouvement constant, progrès. Lamartine ne pouvait pas *interrompre* le récit de voyage, tandis le médecin va jusqu'à dire qu'il n'y a pas *eu* de voyage à proprement parler, tant le groupe a fini par *oublier*, dans son accablement, l'idée-même de voyage pendant les quatre mois passés à Beyrouth. En recentrant son récit sur Julia de façon aussi dramatique, Delaroière sème également le doute sur la légitimité du texte de Lamartine. Si en effet le poète avait été plus avisé, il n'aurait pas emmené une fillette fragile en Orient. En d'autres termes, le *Voyage en Orient* ne devrait pas avoir été écrit. Le rôle de Marianne, on le voit, est de ce fait assez trouble. Aider Delaroière, c'était faire en sorte que toute la mesure de son calvaire devienne public. Pas un mot n'est dit dans le *Voyage en Orient* sur les quatre mois qui ont suivi la mort de Julia; Marianne le sait, qui a collaboré à sa production. Le travail de Delaroière permet de compléter le texte lamartinien, et de donner une place à Marianne, ainsi qu'à sa douleur. Mais il permet aussi à Madame de Lamartine, fort curieusement, de remettre en question l'entreprise de son mari, ainsi que la légitimité même d'un texte canonique, le *Voyage en Orient*, dont elle est l'un des auteurs, et qui l'a sauvée de la banqueroute. On comprend donc à quel point Marianne a dû se réinventer après l'Orient, et trouver des stratégies lui permettant de survivre, de créer, et de ne pas être définie comme une simple ménagère, mais plutôt comme la figure tragique qu'elle était véritablement.

Effacée en France, Marianne devient invisible en Orient. Partie tourmentée, elle en revient torturée. L'histoire s'arrête-t-elle là? Assurément non: la parole et le travail d'écriture féminins de Madame de Lamartine doivent être analysés de façon rigoureuse, non seulement parce qu'ils offrent un complément nécessaire à l'élaboration du mythe lamartinien, mais encore parce que les voix tangentes font par la force des choses surface ailleurs. L'oblitération de Marianne, sa résilience et le contrôle qu'elle a maintenu sur les textes des uns et des autres font d'elle rien moins qu'une victime. Alexandre, qui avait compris à quel point l'influence de Lamartine était parfois délétère, plaignait souvent Marianne: "Le génie a-t-il donc l'ombre mortelle du mancenilier? Tandis que sa cime orgueilleuse resplendit dans la lumière, a-t-il l'ombrage fatal aux êtres couchés à ses pieds? . . . Le génie est un tyran, et la femme est sa victime" (*Madame de Lamartine* 3). Mais cette femme a su se battre en retournant contre ses adversaires les armes d'une forme de féminité qu'ils lui ont attribuée, et que le désastreux voyage en Orient a parfaitement affûtées.

Lise Schreier
Modern Languages and Literatures Department
Fordham University

1 Certaines femmes de lettres du dix-neuvième siècle ont pourtant été épouses et mères, telles Félicité de Genlis, Germaine de Staël, Marceline Desbordes-Valmore, George Sand ou encore Anna de Noailles. Elles ont cependant été peu nombreuses à conjuguer famille et littérature. D'une part, les responsabilités quotidiennes d'une femme d'intérieur accomplies étaient alors considérables, au début comme à la fin du siècle (Weber 87). D'autre part, certaines de ces femmes de lettres elles-mêmes estimaient que les tâches domestiques et le bonheur de leur époux devaient passer avant l'écriture. C'est par exemple le cas de Louise Ackermann, qui s'en est expliquée dans *Ma vie* (1893):

Abandonnant mes propres études, lesquelles n'avaient été pour moi que le remplissage d'une existence vide, je me consacrai toute entière [aux travaux de mon mari] et je lui devins d'une aide précieuse. . . . Quant à ma poésie personnelle, il n'en était plus question. Mon mari a toujours ignoré que j'eusse fait des vers. . . . Il ne faut pas le dissimuler, la femme qui rime est toujours plus ou moins ridicule. (dans Mistacco 86–87)

2 Par commodité, on n'utilisera pas de guillemets pour le mot "Orient" dans cet article. S'il est entendu depuis longtemps que l'Orient n'existe pas tant sur une carte que dans les esprits, il s'agit toutefois du terme que les Lamartine et leurs compagnons utilisent pour désigner leur destination.

3 J'ai modernisé ici l'orthographe et la ponctuation.

4 On se rappelle à cette occasion le mot de Marianne déploré par Alexandre dans une note des *Souvenirs*: "Il n'aime que ses chiens" (302).

5 C'est Julien, le domestique de Chateaubriand, qui dans son journal de voyage nous apprend la présence de l'épouse de son maître.

6 Pour une analyse de ce phénomène, voir l'introduction de mon livre, *Seul dans l'Orient lointain: Les Voyages de Nerval et Du Camp*.

7 Bourdieu ne limite évidemment pas la masculinité à la sexualité; il estime ainsi, entre autres, que l'une des caractéristiques de la masculinité est la nécessité de se soumettre constamment au regard d'autrui.

8 Dans le *Nouveau Voyage en Orient*, Lamartine se réfère également à *L'Odyssée*.

9 Marianne en Orient gagnerait à plus d'un titre à être comparée à Sophia Poole, sœur de l'éminent orientaliste britannique Edward William Lane. Poole, qui a vécu avec son frère en Egypte de 1842 à 1844, a collaboré avec lui, non seulement en lui fournissant des informations sur divers espaces féminins (dont l'incontournable harem) ainsi que des dessins, mais aussi en l'aidant à réviser ses textes (Sobhi Abdel-Hakim 108-109).

10 Charles Alexandre rédige par exemple pour son employeur une soixantaine de pages d'affilée du *Nouveau voyage en Orient*. Il se contente de suivre les directives du poète, qui lui a conseillé de s'inspirer d'ouvrages historiques: "Ce que c'est que le prestige du nom," a-t-il noté plus tard (*Souvenirs* 261).

11 Les lettres que Marianne écrit en 1852 à Le Jean, l'un des jeunes collaborateurs de son époux, sont de ce point de vue très significatives. "Je vais tâcher de *recoudre* dans *Gutenberg* quelques particularités que M. de L. avaient omises craignant d'être trop *long*," note ainsi Madame de Lamartine, qui semble de ce fait toujours reprendre à son compte l'image de la bonne ménagère, ravaudant tout ce qui peut être sauvé (*Autour de Lamartine* 169).

12 Alexandre fait d'ailleurs remarquer que Lamartine regrettait parfois les décisions de sa femme: "Elle exerçait toujours son vigilant examen, parfois au regret de l'écrivain. Il annonçait à Dargaud un article politique, le 28 novembre: *Un principe et point de partis*. 'Lisez cela, c'était superbe hier soir. Je le gâte ce matin pour obéir à ma femme.'" (*Madame de Lamartine* 133). Nul mieux qu'Alexandre ne pouvait à ses dires comprendre le génie, qu'il évoque en des termes pour le moins frappants: "J'allais là, comme un jeune Grec au banquet de Platon. A cet âge bienheureux où tout est idéal, j'accourais à Lamartine comme à un rendez-vous d'amour" (*Souvenirs* 16).

OUVRAGES CITÉS

Alexandre, Charles. *Madame de Lamartine*. Paris: Dentu, 1887.

———. *Souvenirs sur Lamartine par son secrétaire intime Charles Alexandre*. Paris: Charpentier et Cie, 1884.

Balzac, Honoré de. *Eugénie Grandet*. Paris: Garnier, 1961.

Bordeaux, Henri. "La fin du voyage de Lamartine en Orient, lettres inédites." *Revue des Deux Mondes*. 15 (1926): 347–60.

Bourdieu, Pierre. *La Domination masculine*. Paris: Seuil, 1998.

Bruneau, Jean. "Le mythe oriental d'Alphonse de Lamartine." *Relire Lamartine aujourd'hui, actes du colloque international (Mâcon, juin 1990)*. Simone Bernard-Griffiths and Christian Croisille, eds. Paris: Nizet, 1973.

Croisille, Christian, ed. *Correspondance inédite d'Alphonse de Lamartine*. Cahier 4.

Croisille, Christian, and Marie-Renée Morin, eds. *Autour de Lamartine: Journal de voyage, correspondances, témoignages, iconographie*. Cahiers d'études sur les correspondances des 19^e et 20^e siècles 12. Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal, 2002.

Deschanel, Émile. *Lamartine*. Paris: Calmann Lévy, 1923.

Fam, Lofty. *Lamartine: Voyage en Orient* [édition commentée des carnets]. Paris: Nizet, 1959.

Foucault, Michel. "Des espaces autres." *Architecture-Mouvement-Continuité*. Paris: Publications du Moniteur, 1984.

Genlis, Caroline-Stéphanie-Félicité Du Crest, comtesse de. *La Femme auteur*. Paris: Gallimard, 2007.

Guillemin, Henri. *Connaissance de Lamartine*. Fribourg: Librairie de l'Université, 1942.

Lamartine, Alphonse de. *Nouveau Voyage en Orient*. Paris: Foyers du Peuple, 1851.

- . *Voyage en Orient*. Paris: Champion, 2000.
- Lamartine, Marianne de. 1804-18, carton 44, 1^{er} dossier. Dation Lamartine. BNF.
- Mistacco, Vicki. *Les Femmes et la tradition littéraire*. Vol. 2. New Haven: Yale UP, 2007.
- Marie-Renée Morin, ed. *Correspondance de Lamartine avec Charles Dupin et documents épistolaires*. Cahiers d'études sur les correspondances du 19^e siècle, 5. Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal, 1995.
- Schreier, Lise. *Seul dans l'Orient lointain: Les Voyages de Nerval et Du Camp*. Saint-Etienne: CIEREC/Université de Saint-Etienne, 2006.
- Sobhi Abdel-Hakim, Sahar. "Sophia Poole: writing the self, scribing Egyptian women." *Alif: Journal of Comparative Poetics* 22 (2002). 107-126.
- Weber, Eugen. *France, Fin de Siècle*. Cambridge: Harvard UP, 1986.